

AUTOMNE 2019

# alter / le journal #99 ego

Réalisé par des usagers de drogues,  
des bénévoles et des travailleurs sociaux  
de l'association Aurore



**DROGUE ET CULTURE** / LA CULTURE POUR TOUS? / DROGUE  
ET (CONTRE) CULTURE / RÔLE SOCIAL ET POLITIQUE DES MUSÉES  
FACE AUX PUBLICS ÉLOIGNÉS DE LA CULTURE / QU'EST-CE QUE  
CULTURES DU CŒUR / 101 RAISONS DE SE DROGUER...? / MENDICITÉ  
CRÉATIVE / UN ÉTÉ À LA DÉCOUVERTE DU TRAVAIL SOCIAL FRANÇAIS

\*\*\*  
**Aurore**  
ASSOCIATION

# SOMMAIRE / #99

AUTOMNE 2019

## ÉDITO

La culture du dialogue ..... 3

## DOSSIER

Drogue et Culture ..... 4

Drogue et (contre) culture ..... 5

## CHRONIQUE

Rôle social et politique des musées face aux publics éloignés de la culture ..... 6

Qu'est-ce que Cultures du Cœur? ..... 8

## BILLET HUMORISTIQUE

101 raisons de se droguer...? ..... 10

## PRATIQUES

Mendicité créative ..... 11

Un été à la découverte du travail social français ..... 13

Directeur de la publication  
Léon Gomberoff

Secrétariat de rédaction  
Maria Arrieta

Réalisation graphique  
Paula Jiménez

Ont participé à ce numéro  
Eléonore Alwest, Abdel Berghachi,  
Camille Bertrand, Paola Martinez,  
Nyède Panda Ba, Chiara Perlongo  
Pyrrus

Photos et illustrations  
Paola Martinez, Paula Jiménez,  
Elie Punk

Imprimerie ADVENCE  
139 rue Rateau – 93120  
La Courneuve  
Parution trimestrielle  
ISSN 1770-4715



EGO – Association AURORE  
13, rue Saint-Luc – 75018  
Tel : 0153099949  
alterego@aurore.asso.fr

# alter ego / La culture du dialogue

Dans ce numéro nous consacrons un dossier aux relations entre drogue et culture. Nous allons aborder la culture de la drogue et la question de l'accès à la culture chez les usagers et les personnes en situation de précarité. Ce sujet est au cœur de nos préoccupations. En effet, par le biais des ateliers et des sorties socioculturelles, la culture a toujours été l'un des axes de travail d'EGO. Le consommateur de drogue, lorsqu'il accède à la culture, y trouve une source de plaisir qui rompt avec son quotidien. La notion de culture implique la notion de développement personnel, et confère de l'estime de soi à un public fréquemment mis au ban de la société. La culture est porteuse du patrimoine d'une communauté et devient par là un vecteur essentiel d'intégration. La culture véhicule aussi des valeurs et des représentations; lesquelles sont malheureusement bien souvent négatives lorsqu'elles concernent les consommateurs de drogues. Puissamment ancrées dans notre société, et accompagnées d'un arsenal législatif très répressif, ces représentations et valeurs sont un frein aux soins et à la prévention : il est difficile pour les intervenants de ne pas adhérer à l'idée de la drogue comme un danger dont il faudrait se défaire à tout prix. Mais, comment se défaire du danger sans se défaire de la personne ? Pour tenter de répondre à ce paradoxe, il peut être utile de rappeler ce que nous entendons par « danger de la drogue ».

Il est souvent considéré que les drogues sont une source de plaisir dangereux. Le danger provient de différentes causes ; certaines sont liées au produit lui-même, d'autres à l'individu consommateur, ou encore au contexte socioculturel<sup>1</sup>. Le contexte

socioculturel est celui de la prohibition : la consommation ou le commerce de certaines drogues sont punis par la loi.

Les dangers provenant de l'individu sont ceux de sa susceptibilité à devenir dépendant. Ceux liés au produit concernent l'interaction entre le produit et le cerveau, avec comme conséquence une modification de l'état de conscience. La personne change son mode de perception, ainsi que de personnalité momentanément. Souvent la personne « sous l'emprise de drogues », soient-elles légales ou illégales, est moins regardante des mœurs et risque de se comporter de manière inadéquate. C'est principalement cette dernière cause qui est source de tout type de fantasmes dans une société où la conscience et la responsabilité individuelles sont très valorisées.

Toutefois les drogues sont aussi des produits utiles à l'adaptation sociale. Les stimulants sont utilisés pour augmenter la performance, les anxiolytiques et les antidépresseurs sont utilisés pour diminuer la souffrance psychique, et les opiacés sont utilisés pour diminuer la douleur. La modification psychoactive de soi peut permettre à certaines personnes de retrouver des schémas de vie normaux, dans la vie sociale comme dans le travail.

En outre, lorsqu'on arrête de regarder le social d'une manière idéaliste, et que l'on considère les pratiques culturelles dans leur diversité, on rencontre beaucoup de différences quant à la valeur sociale des produits psychoactifs. Il existe en effet des contextes socioculturels dans lesquels la consommation de drogues, même illégales, est normale. Ceci est davantage vrai lorsque nous observons les pratiques de certains groupes ou communautés. Pour le mouvement rastafari, par exemple, la consomma-

tion de cannabis est normale et même sacrée. Le cannabis peut ainsi faire partie de la vie quotidienne ; arrêter de consommer revient à se retirer de la vie collective. Il en va de même pour d'autres drogues illégales, y compris l'héroïne et la cocaïne. Pour quelques groupes de consommateurs, après plusieurs années de consommation, le produit fait partie intégrante de leur style de vie. Malheureusement, dans notre société, certains styles de vie sont mieux tolérés que d'autres.

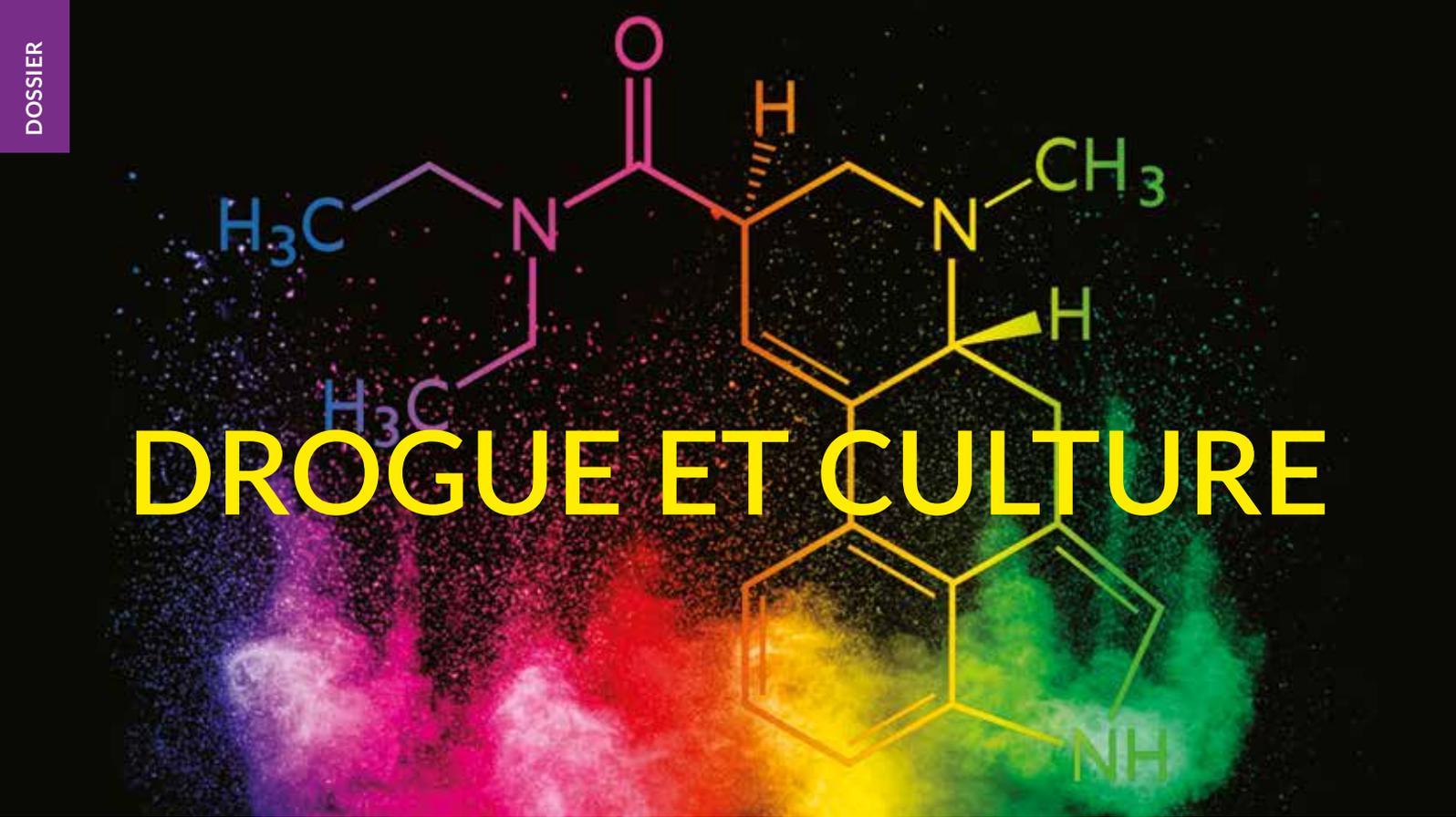
De fait, on ne peut réduire la consommation de drogues à un problème social et sanitaire. Les pratiques culturelles et les styles de vie sont à reconsidérer au travers des modalités d'intervention. Il y a souvent une brèche culturelle entre, d'un côté, les acteurs du soin et de la prévention, et de l'autre, les personnes consommatrices de produits psychoactifs.

Notre travail implique de réduire cette brèche et de produire du dialogue. Nous devons quitter cette posture confortable de celui qui a raison d'aider ceux qui ont tort. Nous ouvrons le dialogue, nous accompagnons l'usager tel qu'il vient, sans le juger. Le dialogue produit en lui-même du changement dans les pratiques culturelles de chacun.

En ce sens, la culture comme outil de travail, n'est pas à considérer comme l'accès d'une personne en situation de précarité à une culture supérieure. La culture est un mode d'intervention permettant le dialogue et le partage entre personnes très diverses. Sur le plan sanitaire, le changement n'est pas le produit d'un accès à la santé comme un idéal, mais l'effet d'un dialogue entre pratiques culturelles différentes.

Alter Ego

1. Claude Olievenstein définissait le rapport à la drogue comme « la rencontre entre un produit et une personnalité, dans un contexte social et culturel donné »



# DROGUE ET CULTURE

## La culture pour tous ?

Si la Constitution française garantit l'accès à la culture pour tous, celle-ci continue de bénéficier aux classes sociales les plus favorisées. En France, un quart de de la population n'a jamais visité un musée ou un monument, et les salles de spectacle ne touchent que 15% des 15 ans et plus.

Les inégalités face à la culture résultent d'inégalités sociales et économiques plus profondes dans notre société. En matière de culture, l'État a pour mission de permettre à tous d'en bénéficier. Toutefois, l'étude IFOP révèle que 45% de la population issue des milieux modestes considère la culture comme inaccessible.

Les pratiques varient selon le niveau de vie: en 2015, parmi les 20% des Français les plus riches, 42% ont été au cinéma plus de trois fois dans l'année, 31% ont vu un spectacle plus de trois fois par an et 39% ont visité un site culturel plus de trois fois, contre 17%, 10% et 11% respectivement des 20% les plus pauvres. C'est pourquoi, lorsque l'on travaille avec un public en grande précarité, œuvrer pour l'accès à la culture est un enjeu fort. Cela, d'autant plus que la France se distingue par une offre culturelle exceptionnelle, grâce à la richesse de son patrimoine et à la vitalité de sa scène artistique.

Rappelons quelques chiffres: plus de 1000 musées ayant l'appellation Musées de France, 44000 monuments historiques, près de 100 monuments gérés par le centre des monuments nationaux, 186 Villes et Pays d'art et d'histoire, 212 maisons des illustres, des services d'archives et plus de 800 sites patrimoniaux remarquables, 42 sites inscrits au patrimoine mondial par l'UNESCO. On dénombre 3400 parcs et jardins protégés. Auxquels s'ajoutent encore un

millier d'espaces protégés: villes, villages ou paysages, avec 102 secteurs sauvegardés, 630 zones de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager.

De vastes expositions essaient ainsi sur tout le territoire, à la fois dans les musées et les centres d'art, dans les bibliothèques, les fondations, sans oublier les espaces publics urbains qui font de la ville un spectacle culturel en soi. Les visites hors les murs se développent et constituent une offre qui peut favoriser l'ouverture et l'accessibilité. Selon l'enquête du Credoc de 2016, 36% des Français interrogés ont vu une exposition dans un autre lieu qu'un musée ou une salle d'exposition. Outre les journées exceptionnelles comme les Journées du Patrimoine en septembre, la Nuit Blanche en octobre, ou bien la Nuit des Musées en mai, de nombreux musées et monuments de Paris proposent un dimanche gratuit par mois, pour permettre à tout le monde de découvrir le patrimoine et l'art.

Le présent dossier visera donc à interroger les liens entre drogue et culture. Nous questionnerons également le rôle que peut recouvrir l'accès à la culture dans la lutte contre les inégalités sociales qui touchent notre société. Enfin, nous tenterons de donner des clés et astuces pour une fréquentation facilitée et à moindre frais des institutions culturelles.

C. B.

# DROGUE ET (CONTRE) CULTURE

De la même façon qu'une intense histoire d'amour, la drogue est une muse qui libère la créativité. C'est pourquoi elle a créé avec l'art un lien passionnel capable de solliciter les émotions les plus fortes comme la tendresse et la rancune, le plaisir et la douleur. Révéler l'esprit et le cultiver. Il n'est pas étonnant que la drogue et la culture aient instauré une collaboration si privilégiée tout au long de l'histoire.

Si l'on s'intéresse à l'étymologie, le mot psychédélique vient du grec *psyche* esprit et *delos* montrer, et pourrait ainsi se traduire par « révélateur de l'esprit ». Le mot culture, qui vient du latin *colère* cultiver, définit plutôt le travail de réflexion et de construction morale qu'un individu fait à partir de l'acquisition de nouvelles connaissances; en d'autres termes, la culture désigne l'enrichissement de la pensée.

L'histoire de cette relation entre drogue et culture remonte au XIX<sup>ème</sup> siècle en Angleterre quand l'opium est vendu dans les pharmacies pour remédier à la douleur. Plusieurs artistes, au début séduits par ses effets, en font vite un usage chronique. Entre-temps, en France, le haschich importé d'Algérie crée des consommateurs assidus comme Baudelaire et Balzac. Cette substance permet de favoriser le dérèglement des sens sans pour autant durer éternellement. La notion de risque n'est pas présente en cette période d'expériences et de découvertes. Le marché s'agrandit à la fin du siècle avec l'ouverture à l'Orient. À Montmartre et à Montparnasse, Apollinaire, Picasso ou Modigliani, entre autres, commencent à fumer de l'opium. Ils sont fascinés par les effets d'une substance qui, par ailleurs, coûte moins cher que l'alcool. Mais l'usage récréatif n'est plus suffisant et le mot toxicomanie commence à être utilisé pour décrire une consommation prolongée d'opium ou de morphine.

Dans les mêmes années, en Europe centrale, une nouvelle substance se manifeste, quand, en 1859, un chimiste viennois réussit à isoler la cocaïne, l'alkaloïde de la coca. La nouvelle arrive aux oreilles du neurologue autrichien Sigmund Freud qui n'hésite pas à la prescrire à ses patients et à en faire lui-même usage. Il utilise la cocaïne pour traiter l'accoutumance à la morphine sans prévoir que ses patients, de morphinomanes, devien-



draient cocaïnomanes. Loin de penser à une dépendance, Freud approuve les effets stimulants de ce produit: sous son emprise, il fait part de sa sensation de virilité exacerbée dans les lettres à sa femme Martha, et défie la fatigue pour l'élaboration de sa nouvelle théorie psychanalytique.

Dans les années 1920, le « cycle de la cocaïne » marque les Années folles. À Paris elle est l'idole des bars de nuit; mais avec la prohibition qui montre ses dents, et les prix exorbitants, la cocaïne passe de mode.

Après la Seconde Guerre mondiale, dans les années 1960, la drogue ensorcelle la population et surtout la jeunesse. Ces jeunes veulent construire leur propre culture, ils crient leur libération et le font à travers la musique, inspirés par la drogue. L'été 1967 est le Summer of love qui célèbre la révolution, l'amour libre et la drogue. Alcool, cannabis, héroïne, barbituriques, LSD, amphétamines inspirent des milliers d'artistes rock: Jœ Cocker, Janis Joplin, Jimi Hendrix, Jefferson Airplane. La musique devient la vitrine de tous les dangers et interdits. Nombreux sont les groupes qui ont chanté sur l'expérience de la dépendance, comme dans le morceau *Heroin* du Velvet Under-

ground. En même temps nombreux sont les musiciens qui ont payé de leur vie leur passion, Janis Joplin, Sid Vicious ou plus récemment Amy Winehouse. L'impact est lourd, la fête ne fini pas toujours bien.

Aujourd'hui nous connaissons les dangers liés aux drogues mais cela ne suffit pas à nous rendre immunes. La politique de Réduction des risques (RdR) a contribué à réduire la mortalité des usagers. Partant du constat qu'une société sans drogue n'existe pas, la RdR travaille sur la prise de conscience et la sensibilisation, sans émettre de jugement. Après tout, ne venons-nous pas de démontrer que l'art et la drogue pouvaient s'entraider dans la quête de la beauté, et dans la découverte de l'infini? Au sujet de ces deux amants qui se cherchent tout en connaissant les risques à rester proches, le poète visionnaire William Blake écrivait en 1793:

« *If the doors of perception were cleansed every thing would appear to man as it is, Infinite* »

Si les portes de la perception étaient purifiées, toute chose apparaîtrait à l'homme telle qu'elle est: infinie.

Ch. P.

# RÔLE SOCIAL ET POLITIQUE DES MUSÉES FACE AUX PUBLICS ÉLOIGNÉS DE LA CULTURE

L'accès aux musées et à la culture au plus grand nombre, sans aucune discrimination. Il s'agit d'une véritable préoccupation au cœur du travail des acteurs culturels. Mais pourquoi l'accès aux musées est-il important ? Quel intérêt peut-il y avoir à œuvrer pour un plus grand accès et à une plus grande fréquentation des musées pour les publics éloignés de la culture ? Tentons d'apporter quelques réponses à ces deux vastes questions.

**A**u 18<sup>ème</sup> siècle, le premier ouvrage recensant toutes les connaissances en sciences et en arts paraît. *L'Encyclopédie*, dirigée par Diderot et d'Alembert, est publiée clandestinement pour éviter la censure. Cette diffusion des connaissances est aujourd'hui considérée comme l'un des éléments déclencheurs de la Révolution Française.

En France, la culture est particulièrement protégée à travers la notion d'exception culturelle, visant à protéger la production culturelle locale et par la création en 1559 d'un Ministère de la Culture. Depuis 2003, sous l'impulsion du Ministre de la Culture, une trentaine d'institutions culturelles mutualisent leurs pratiques, leurs réflexions et forment un réseau afin de lutter contre les exclusions sociales dans le domaine de la culture. Ces institutions ont donc établi une charte à mettre en œuvre pour un travail plus concret auprès du public éloigné de la culture. Cette initiative a été baptisée « Mission Vivre Ensemble ».

Un rapide regard sur l'Histoire nous permet donc de remarquer les liens ténus entre culture, politique et société. D'abord, la culture semble jouer un rôle dans l'émancipation des peuples ; ensuite, elle est défendue, définie, valorisée par différentes politiques culturelles, en France comme à l'international. La démocratisation de la culture est vue comme un objectif pour construire les sociétés et rassembler les Hommes.

Qu'en est-il alors des musées et de leur rôle ? En tant qu'institutions



culturelles, ils sont des acteurs non négligeables de la culture. Parfois considérés comme tournés vers le passé, ils sont en fait des lieux « où s'élabore, se débat et se conserve la mémoire collective de la nation et, par là-même, son identité » (Martine Regourd, 2012). Ainsi, s'il ne fait aucun doute que les musées sont des lieux de mémoire, ils sont surtout des lieux de construction des identités présentes des peuples.

Conserver et exposer des objets considérés comme précieux n'est pas une préoccupation récente. En effet, avant même la naissance des musées ouverts au public, des collections privées existaient déjà. Si les objets pouvaient être montrés aux amis du collectionneur, il s'agissait souvent

de personnes issues du même milieu social et partageant le même intérêt et les mêmes connaissances pour la collection. Ainsi, l'idée de partager et de transmettre des savoirs, par le biais d'objets témoins et signifiants, n'était pas encore présente et n'apparaîtra qu'à la naissance des musées publics, naissance s'inscrivant dans la philosophie et l'idéologie du Siècle des Lumières. En effet, les penseurs des Lumières et la Révolution Française de 1789 permirent d'affirmer que tous les Français sont libres et égaux en droits. C'est d'ailleurs l'objet du premier article de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme et du Citoyen. Dès lors, tous les citoyens français doivent pouvoir accéder aux chefs-d'œuvre et au patrimoine.



Mais le musée n'est pas uniquement le résultat de la nécessité d'un égal accès à l'art et aux savoirs. Il s'agit également, dans ce contexte de bouleversement national qu'est la Révolution, d'affirmer l'idée d'une nation, d'un peuple et d'affirmer la philosophie des Lumières. Rappelons que le Siècle des Lumières tient son nom de la lutte contre l'obscurantisme religieux par la diffusion de connaissances. Mais les idées des Lumières et la Révolution ne se concentrent pas uniquement sur le passé : elles se tournent vers l'avenir et les générations futures auxquelles il faut transmettre les connaissances. Ainsi, les biens exposés deviennent donc la propriété de tous les citoyens auxquels le musée permet l'accès.

Aujourd'hui, le pays contient de très nombreux musées, qui peuvent différer en fonction de ce qu'ils donnent à voir, mais également de la manière dont ils se donnent à voir, ce qui induira un comportement de visite. Christina Cameron propose ainsi deux conceptions opposées que l'on peut avoir du musée. La première est celle du « musée-temple », qui serait un musée où la découverte des œuvres se fait dans le calme et le

silence, permettant au visiteur, pour poursuivre la métaphore religieuse, de faire communion avec ce qui est exposé. Seraient alors favorisées la contemplation et la délectation. La seconde est celle du « musée-forum ». Celle-ci consiste à considérer que le musée est un espace public qui incite aux rencontres, aux échanges et aux débats et qui serait donc essentiel à la vie de société.

Le musée, en tant que structure culturelle, fait partie de l'espace public, puisqu'il se veut ouvert à tous. L'espace public s'est construit historiquement dans un processus au cours duquel le public s'approprie la sphère publique contrôlée dans le passé par une classe privilégiée. L'accès à la culture est donc une forme d'émancipation.

« Ainsi, concernant le musée, il s'agirait d'un lieu où, non seulement les visiteurs accéderaient à la culture, mais également se l'approprieraient « jusqu'à la faire sienne » (Rasse, 1999). »

S'il ne fait aujourd'hui plus de doute que l'ouverture et l'accessibilité du musée à tous les publics est une des missions principales de ces institutions, la mise en présence ne provoque pas une « révélation », comme le souhaitait Malraux. Des deux conceptions du musée proposées par Cameron et présentées ci-dessus, c'est donc celle du musée-forum et non pas du musée-temple que nous retenons et qui nous apparaît être celle à favoriser. Il y a donc une véritable nécessité à accompagner la visite pour permettre la compréhension, mais également l'appropriation et l'interprétation de l'exposition et de son message, et cela, notamment pour les visiteurs les plus éloignés de la culture et les moins habitués à la visite de musées. Donner accès apparaît comme un premier pas, mais les offres des musées, telles que les visites guidées ou autres outils et activités de médiation culturelle, ont également un rôle primordial et sont à valoriser pour une optimisation de l'expérience muséale de tous les publics.

C. B.

# Qu'est-ce que *Cultures du Cœur* ?



CULTURES  
DU CŒUR

Depuis 1998, date de sa création, l'association Cultures du Cœur se fait l'écho de la Déclaration universelle des droits de l'Homme des Nations Unies (1948) qui pose la culture comme un droit fondamental auquel chacun doit pouvoir accéder.

Cultures du Cœur vise la transformation sociale des personnes démunies par leur participation à la vie culturelle et la transformation des pratiques professionnelles, notamment du travail social, en insérant la culture dans l'accompagnement social.

Entretien avec Alice Pauly, chargée de développement aux Cultures du Cœur

L'action du réseau Cultures du Cœur (CDC) est nourrie de la conviction que l'expérimentation de pratiques culturelles permet non seulement l'exercice de la citoyenneté mais aussi contribue à réparer ou retisser des liens sociaux, à apaiser et remobiliser les personnes vulnérables par plusieurs dispositifs tels que la mise à disposition d'invitations (300 000 places offertes chaque année) et les permanences culturelles dans les structures sociales: temps collectif régulier dédié à la préparation des sorties, à la concrétisation et la restitution. A ces dispositifs viennent s'ajouter des projets de territoire et des actions d'accompagnement et formation.

## > Quel est le public visé ?

Les publics visés sont les personnes en situation de précarité sociale, suivies dans le cadre d'un accompagnement social; ce sont les personnes de tout âge fréquentant des structures sociales telles que: centres sociaux, structures d'hébergement, établissements médico-sociaux, associations socio-éducatives, milieu judiciaire, etc.

Il est difficile de caractériser le bénéficiaire tant la diversité des profils et des parcours est grande: publics migrants, personnes en rupture familiale, habitants de quartiers prioritaires, jeunes en décrochage scolaire... Sans faire de généralités, les personnes rencontrées pré-

sentent parfois des fragilités d'ordre physique ou mental qui rendent délicate la participation à des projets culturels: problèmes de mobilité, difficultés à se projeter, sentiment d'infériorité ou phobie du collectif. Quelles sont les activités proposées qui rencontrent le plus de succès ?

Le dispositif d'accès aux sorties culturelles compte chaque année beaucoup d'adeptes (plus de 50 000 participants par an). Leurs demandes sont variées: sorties cinéma, concerts, événements sportifs, one-man show, mais beaucoup sont également intéressés par les concerts de musique classique ou par l'opéra, preuve encore une fois que nous avons affaire à des personnes de sensibilités diverses et qu'il faut, en tant que médiateur, dépasser ses propres appréhensions.

Les sorties au cirque sont incontestablement les plus demandées en fin d'année: elles représentent une vraie fête pour des familles souvent privées de ce loisir onéreux, une fierté pour les parents d'offrir ce temps de partage culturel à leurs enfants et une occasion de se sentir « comme tout le monde ».

Les sorties réalisées dans le cadre de ce dispositif sont pourtant loin de s'apparenter à une simple distribution de billets de spectacle. L'accompagnement effectué par les travailleurs sociaux vers les pratiques culturelles, entraîne de réelles découvertes, un éveil au sens critique, la

prise de conscience de capacités nouvelles ou enfouies, la construction de liens sociaux.

Il est bien difficile de prédire le succès d'une activité tant la motivation des personnes dépasse très souvent le simple accès aux œuvres: plaisir de sortir avec un groupe, respiration par rapport à un quotidien pesant, prolongement d'une pratique à laquelle on a plus moyen d'accéder financièrement, etc.

## > Qu'est-ce que la culture peut apporter à un public vivant dans la précarité ?

Œuvrer pour l'accès aux pratiques culturelles, c'est favoriser l'application des droits culturels: permettre aux personnes de se saisir des ressources culturelles utiles à leur enrichissement et s'assurer de leur droit d'exprimer et partager librement leurs références culturelles.

Notre expérience auprès des travailleurs sociaux nous montre que la culture est un levier d'insertion et contribue à la remobilisation des personnes. Les actions de médiation poussent au questionnement sur sa propre culture et à l'ouverture aux autres. Cette démarche permet de retrouver de la confiance en soi, réactiver du désir et pourquoi pas de se projeter et de se réinventer au travers d'un nouveau projet de vie. Un plus grand accès aux pratiques culturelles est donc à la fois un objectif à



atteindre et un moyen pour l'inclusion et l'émancipation des personnes fragilisées.

Et pour répondre à la question plus précise de « Qu'est-ce que l'accès à des spectacles peut apporter à un public vivant dans la précarité ? », il suffit souvent de se demander ce que cela nous apporte à nous-mêmes : une ouverture sur le monde, un imaginaire stimulé, un sentiment d'appartenance à une communauté humaine, une meilleure connaissance de soi et des autres, un accès à la beauté et à la poésie, du plaisir, de la joie...

### ➤ Que manque-t-il à la culture pour qu'elle puisse donner davantage envie aux publics qui en sont éloignés ?

L'enjeu consiste à donner envie aux personnes d'explorer de nouvelles expériences dans un but de s'enrichir, attiser la curiosité pour la nouveauté. Pour cela, il faut bien souvent faire sauter les barrières symboliques qui entravent toute prise de risques, se

donner « le droit à », briser les réflexes d'autocensure.

Une des clés est de proposer des parcours culturels diversifiés permettant de mettre en partage les habitudes des participants tout en les ouvrant à des activités moins connues. Il ne faut pas nécessairement pousser à la fréquentation d'un équipement culturel mais aussi faire venir les œuvres dans la structure sociale, animer des ateliers d'échange ou de créativité basés sur la culture et les savoirs des personnes, ou encore organiser une rencontre avec des artistes dont certains peuvent être de formidables passeurs. Nous mettons d'ailleurs un point d'honneur à ne pas hiérarchiser les expériences, les genres ou les domaines (Art/sport/loisir).

La présence des travailleurs sociaux est un atout dans cette démarche, de par la proximité et le rapport de confiance qui y résident. Leur association avec des acteurs culturels communs autour de partenariats équilibrés peut s'avérer très fructueuse.

### ➤ Quelles sont les perspectives d'avenir pour Cultures du Cœur ?

Les défis sont nombreux dans un contexte où de fortes inégalités sociales demeurent et où les moyens alloués à l'action culturelle dans le champ social restent limités :

- Continuer à défendre notre mission auprès des instances publiques aux côtés de nos partenaires.
- S'associer avec des réseaux associatifs à l'action complémentaire pour élargir notre impact et déployer nos marges d'actions.
- Intensifier nos formations, moyen indispensable pour légitimer et pérenniser les actions culturelles dans le champ social.
- Développer des tiers-lieux dans lesquels les personnes sont libres de choisir des activités culturelles et de s'exprimer sur leurs expériences, de partager leurs références.

C. B.

# 101 RAISONS DE SE DROGUER...?

1 PARCE QUE C'EST BON 2 PARCE QUE C'EST ILLÉGAL 3 POUR ÊTRE IN 4 POUR NE PAS ÊTRE LUCIDE 5 PARCE QUE C'EST BIENTÔT LA FIN DU MONDE 6 PAR PROVOCATION 7 PARCE QU'ON N'A RIEN D'AUTRE À FAIRE 8 POUR SE DÉCONNECTER 9 POUR S'INSPIRER 10 POUR AFFRONTER LE RÉEL 11 POUR FUIR 12 POUR ÊTRE DANS LE MOUVEMENT 13 POUR VOIR LES CHOSES AUTREMENT 14 POUR PASSER LE TEMPS 15 POUR DESTRESSER 16 POUR LE FUN 17 PAR ENNUI 18 POUR FAIRE COMME TOUT LE MONDE 19 POUR FAIRE LA FÊTE 20 POUR L'HONORER 21 POUR PLANER 22 POUR ÉCHAPPER À LA GRAVITÉ 23 POUR ACCÉDER À D'AUTRES DIMENSIONS 24 PARCE QU'ON EN TROUVE 25 POUR ESSAYER 26 PARCE QUE CE N'EST PAS CHER 27 PARCE QUE C'EST COOL 28 POUR CHANGER D'IDÉES 29 POUR COMBLER LES MANQUES 30 PAR GOÛT POUR L'INTERDIT 31 POUR FAIRE CHIER LE MONDE 32 POUR PROPAGER LES VIRUS 33 PAR SNOBISME 34 PAR DÉFI 35 POUR VARIER LES PLAISIRS 36 PAR INSOUCIANCE 37 POUR CULPABILISER 38 PARCE QUE LE RÉEL EST TRISTE 39 POUR FAIRE DES RENCONTRES 40 POUR NE PAS MOURIR IDIOT 41 PARCE QU'ON A PERDU SON BOULOT 42 PARCE QUE TOUT LE MONDE SE DROGUE 43 POUR DÉLIRER 44 POUR S'OUBLIER 45 POUR ÉCHAPPER À L'ABSURDE 46 PAR LASSITUDE 47 PAR ESPRIT DE CONTRADICTION 48 POUR VIVRE INTENSÉMENT 49 POUR ACCÉDER À L'ABSOLU 50 POUR SONDER LE PSYCHISME 51 POUR ÉCHAPPER À L'ENNUI 52 POUR CRÉER 53 PARCEQUE LA VIE EST COURTE 54 PARCE QUE LE VIE EST TROP LONGUE 55 POUR ÊTRE HORS CIRCUIT 56 POUR AVOIR ACCÈS À L'ABSOLU 57 PARCEQUE C'EST DANS L'ORDRE DES CHOSES 58 POUR L'EXCITATION 59 PARCE QU'IL N'Y A RIEN À LA TÉLÉ 60 PAR MANQUE D'AMOUR 61 POUR ACCÉDER À LA MATRICE 62 POUR ÊTRE DANS L'AIR DU TEMPS 63 PARCE QU'ON AIME 64 PARCE QU'ON EST LIBRE 65 POUR SE SOIGNER 66 PARCE QUE C'EST MIEUX QU'UN KEBAB 67 PAR NAÏVETÉ 68 PAR EXCÈS DE CONFIANCE 69 POUR COMBATTRE LE BLUES 70 POUR AVOIR DE L'INSPIRATION 71 POUR AVOIR CONFIANCE 72 POUR X RAISONS 73 POUR ÊTRE DU CÔTÉ OBSCUR 74 POUR NE PAS RÉFLÉCHIR 75 POUR SUPPORTER LA CONNERIE 76 POUR VIVRE MOINS LONGTEMPS 77 PAR FIDÉLITÉ 78 POUR LA JOUISSANCE 79 PARCE QU'ON EST ARTISTE 80 POUR ACCÉLÉRER 81 POUR RALENTIR 82 POUR FAIRE LE VIDE 83 POUR APPRÉCIER LA MUSIQUE 84 PARCE QUE C'EST LE DESTIN 85 PARCE QU'ON LA DÉSIRE 86 PARCE QU'ON EST EN MANQUE 87 POUR ENRICHIR LES DEALERS 88 PAR IMITATION 89 POUR FAIRE DE NOUVELLES EXPÉRIENCES 90 POUR DES RAISONS QU'ON IGNORE 91 POUR EXPÉRIMENTER LA GARDE À VUE 92 POUR LE PLAISIR DE LA TRANSGRESSION 93 POUR SE PROCURER SA CAME 94 PARCE QU'ON N'EST PAS PARFAIT 94 PARCE QUE SA FEMME EST PARTIE 95 POUR NE PAS LOUPER QUELQUE CHOSE 96 POUR SORTIR DE LA DÉPRIME 97 PAR MALCHANCE 98 PAR CAPRICE 99 POUR LA DÉFONCE 100 POUR RESTER CONNECTÉ 101 PARCE QUE ÇA NE REGARDE PERSONNE



## TRANSITION

2<sup>ème</sup> album des

**BOLCHEVIKS  
ANONYMES**

Demandez votre **CD gratuit** en remplissant le formulaire sur le lien :

<http://aurore.asso.fr/addictions-maladies-chroniques/-transition->

# Mendicité créative

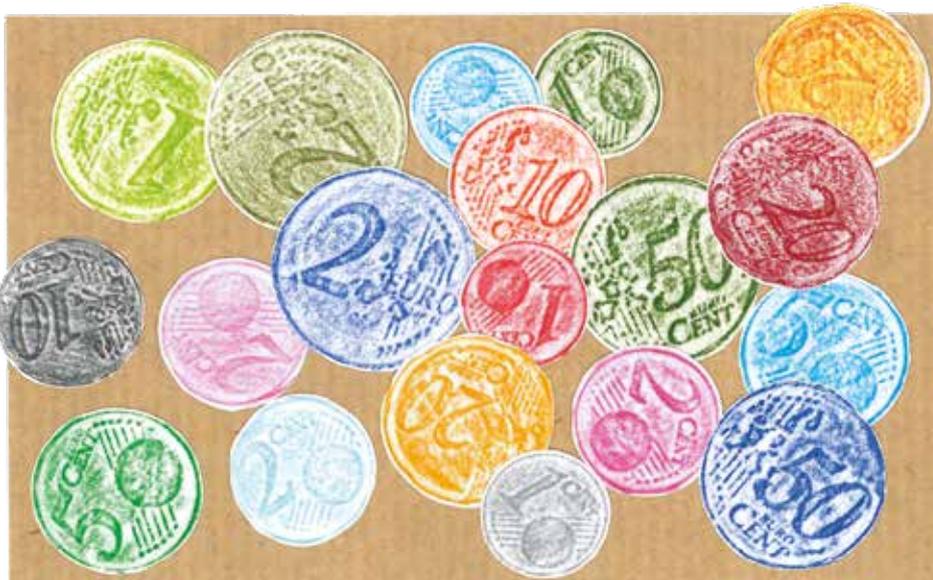
Si la mendicité existe depuis l'aube de l'humanité, ses motifs, raisons et représentations ont évolué. Profondément ancrée dans la société, elle est devenue un fait de société, omniprésente dans le métro, alors qu'elle « semble » avoir déserté la surface.

La mendicité de surface quadrille les boulangeries, banques, supermarchés, épiceries, mais cette mendicité est silencieuse. La plupart du temps un panneau « J'ai faim » ou une main tendue qui rendent surtout compte de la barrière de la langue.

**P**eut-être vous avez rencontré, à un moment ou à un autre, lors de vos voyages en métro, Saïda\*, la soixantaine largement passée: « Mes enfants, j'ai besoin de vous », « J'ai élevé six enfants et aujourd'hui je suis malheureusement seule, merci de m'aider ». Puis elle passe parmi les voyageurs, discute, lance un mot gentil en français, en arabe, et quand elle descend, c'est qu'elle a fini de discuter. Entre-temps, elle a ramassé des pièces, des fruits et des légumes. Lors de son passage, personne n'a détourné les yeux. Elle n'a pourtant pas eu à élever la voix pour se faire comprendre. La mendicité est un sujet vaste, je me trouve donc dans l'obligation de n'en traiter qu'une partie.

La mendicité (charité) est un pilier de l'Islam, mais aussi un grand principe judéo-chrétien, et Bouddha lui-même fut mendiant dans la seconde partie de sa vie. Il faut faire une différence entre mendicité et pauvreté. L'une n'est pas toujours le résultat de l'autre, car on peut être mendiant par refus de la société ou du travail. On préfère être mendiant plutôt que pauvre et compter sur la charité de tous les autres plutôt que sur celle d'un seul patron. On définissait au Moyen Âge le mendiant comme personne sans travail, sans logis et sans soutien familial, comme le plus pauvre parmi les pauvres ; d'où la création d'un ordre religieux mendiant, emmené par un certain François d'Assises, autre mendiant célèbre.

Aujourd'hui, la mendicité est partout dans le métro, sauf dans les wagons de certaines lignes automatisées (4-14) ; mais sur les lignes 5-7-13-12, c'est un ballet incessant. Dès que la manche est finie, un autre monte et doit capter aussitôt l'at-



tention, c'est que la concurrence est rude. Qui n'empêche pas quelques moments créatifs... David\*, lui, adopte un style plutôt journalistique: « Alors la situation à 17h48, il nous manque exactement six euros et dix centimes pour notre chambre d'hôtel, merci

« face à la mendicité on peut être comme Nietzsche : gêné de donner et gêné de ne pas donner »

de nous aider ! » Le gros du message est passé, quelques pièces changent de mains, il passe à un autre wagon, quand Claude\* monte à son tour. Lui a perdu son boulot et les mauvaises relations avec son ex-patron ne lui ont pas permis de s'inscrire au chômage. Il est en attente du RSA. Il aura moins de succès que David, mais il aura des pièces. Un autre monte: « Messieurs, mesdames, je suis désolé de vous déranger. »

C'est vrai, face à la mendicité on peut être comme Nietzsche, « gêné de donner et gêné de ne pas donner. » Aujourd'hui, j'ai cette ignoble impression devant cette mendicité « intempestive », cet étalement de malheur.

Le mendiant est comme un comédien. D'ailleurs, dans les années 1980, un célèbre cours de théâtre conseillait aux acteurs débutants de perfectionner leur jeu en faisant la manche dans le métro ou les rues. On voit bien qu'ils n'avaient pas l'air au courant de tout ce que cela implique. Par exemple, Line\*, que j'avais vue plusieurs jours de suite essayer des échecs cuisants. Faut dire qu'elle est s'était pointée toute bronzée, lunettes et claquettes de marque, bijoux partout avant d'entamer son discours: résultat, pas une pièce! Le lendemain, elle a enlevé les bijoux, s'est couverte, mais le mal était déjà fait, elle rencontra le même échec!



Il y a aussi Joseph\* : « Ma fille et moi dormons à la rue, elle n'a que six ans et je fais tout mon possible pour qu'elle ait un toit tous les soirs ». Succès garanti, larmes à l'œil. Je l'ai revu quelques années plus tard : sa fille a toujours six ans et son anniversaire est la semaine prochaine. Et là, rien, indifférence générale, pas une pièce. Il y a quelques semaines, je l'ai vu dans un train de la Gare du Nord tenir son discours, il faut lui reconnaître une certaine persévérance : il n'a pas changé une virgule après toutes ces années, ce qui nuit certes un peu à sa crédibilité. Mais en fait, il défriche un territoire encore vierge de manche et de mendiants : les trains de banlieue.

Un peu de créativité, un peu de comédie et de la sincérité, voilà le défi de la mendicité : faire comprendre la nécessité qui parle à tout le monde. Le succès des musiciens qui se sont transformés en radio généraliste

est en train de refluer, sûrement à cause des quinze morceaux massacrés et qui tournent en boucle jusqu'à l'écoeurement, des amants de Saint Jean à La Bamba, en passant par les Champs-Élysées.

Diogène, le mendiant le plus célèbre de l'ère grecque, n'aurait peut-être pas eu de grande considération pour ses lointains descendants ; autrefois, les musiciens et troubadours faisaient circuler les chansons, les danses, les nouvelles et l'ordre du monde. Bref, un échange de services, qui, aujourd'hui, n'est même plus un prétexte. On a l'impression de récompenser son enfant parce qu'il a bien appris un poème de six lignes pour la fête des mères. Et puis, franchement, celui qui a passé sa journée au travail, apprécie-t-il son repos mérité devant ce cortège de sollicitations, et ce rappel incessant qu'il pourrait en être lui-aussi ? Le mendiant, à la longue, deviendra un auxiliaire du patron. La

rue n'est pas une fiction, elle est là, à quelques centimètres !

Il y a peut-être, d'un certain point de vue, manière de redresser la barre. Le mendiant est certainement celui qui plus qu'un autre peut rendre service aux voyageurs, car il faut aussi changer ce commerce basé sur l'argent. J'en connais qui font la manche depuis vingt ans et ils sont toujours là ! Enfin, il y a les plus pauvres parmi les plus pauvres, ceux qui sont apparus au début du siècle. On les trouve partout mais surtout dans le métro, avachis dans les sièges, épuisés, les figures crispées par des tics, des gens avec un seul et unique loisir, avec un seul travail, avec un seul regard, pour leur téléphone. Et regardez bien, si vous effacez ce téléphone, la main qui le tient est dans la position de mendicité : « S'il vous plaît, donnez-moi de l'attention, merci ! »

E. A.

\* Les noms ont été changés.

# UN ÉTÉ À LA DÉCOUVERTE DU TRAVAIL SOCIAL FRANÇAIS

Pendant tout juillet, des professionnels et des étudiants en travail social venus de l'étranger ont participé à la 4<sup>ème</sup> Summer School (École d'été) organisée par l'École Pratique de Service Social (EPSS) à Paris. Une expérience multidisciplinaire dédiée à l'apprentissage et à la découverte du travail social à la française.

L'édition 2019 de la Summer School a permis à 14 participants, de 20 à 46 ans, d'assister à des cours théoriques et d'effectuer des visites de terrain dans les centres d'intervention sociale en Ile de France. Cette initiative, qui a pour but d'éveiller la curiosité intellectuelle et de préparer les participants à travailler dans une société multiculturelle et internationale, propose une grille d'études orchestrée autour de parcours thématiques et de sujets universels. Des débats autour de l'exclusion, de l'accueil des réfugiés, des addictions, des violences faites aux femmes ou encore de la protection de l'enfance, entre autres sujets.

## ► Valoriser le métier

L'École Pratique de Service Social propose depuis 2016 le Summer School avec l'ambition de créer un réseau de travailleurs sociaux ouvert, par-delà les logiques territoriales. Captivés par cette proposition, de jeunes étudiants, des chercheurs et des professionnels expérimentés font le voyage, tentés par l'expérience en immersion et l'opportunité d'observer les travailleurs sociaux face aux problèmes actuels de la société française.

Pour Meera Chakraverty, chargée du développement à l'international de l'École Pratique de Service Social et à l'origine de la Summer School, l'ambition était dès le départ de renforcer la visibilité de ce métier : « *il y avait des choses extraordinaires qui étaient en train de se faire ici, dont personne n'était au courant.* »

Meera, de par son expérience de rencontres et de conférences à l'étranger, a remarqué que les travailleurs sociaux français avaient beaucoup de mal à valoriser et à communiquer sur

ce qu'ils faisaient : « *Je me suis rendu compte qu'il y avait un tabou au sein de la société française, car les travailleurs sociaux sont invisibles et aussi souffrent d'une très mauvaise image de soi. C'est pour cette raison qu'est née la nécessité de communiquer sur ces professionnels et que s'est imposée cette urgence de revaloriser le travail et l'humain. Dans*

« *il y avait des choses extraordinaires qui étaient en train de se faire ici, dont personne n'était au courant* »

*notre pays on travaille au plus près des gens et on est invisible aux yeux de la société, qui plus est dans un secteur qui est très peu ouvert à l'international.* »

Sous la pression de la prise en charge des personnes dans l'urgence sociale, la tendance est à l'enfermement. Cette activité intégralement dévouée aux problèmes d'autrui, à la recherche de solutions adéquates dans les différentes structures d'accueil, étouffe la personne qui l'exerce, à en croire certains témoignages. Meera, convaincue de son pari, explique : « *Lorsqu'on offre une expérience à l'international, on peut aussi bénéficier d'une bouffée d'air frais qui peut parfois être cruciale voir fondamentale pour quelqu'un en train de perdre pied! Trop de travail, de souffrance ou de difficultés de toutes sortes. Pour cela, proposer cette ouverture aux travailleurs sociaux n'est pas juste quelque chose en plus mais l'occasion pour eux de souffler et d'échanger sur leur métier.* »

## ► Travail en immersion et observateurs privilégiés

La proposition de l'EPSS est d'inviter les travailleurs sociaux du monde



© EPSS

entier à venir constater *in situ* tous les enjeux de l'intervention sociale en France. En plus de cours théoriques, tous dispensés en anglais et tenus par des professionnels du milieu social, cette incursion au cœur de la profession propose des visites sur le terrain et des stages de découverte qui permettent aux étudiants d'être en immersion totale et de découvrir un univers qu'ils n'auraient pas pénétré par d'autres moyens.

Pour Victoria, 23 ans (Atlanta, USA) « *C'est une expérience non seulement académique, mais qui apporte une véritable richesse culturelle et éducative qui nous permet de rentrer en contact avec les professionnels français, ce qui est un projet à la fois intéressant et innovant.* »

« *Nous sommes confrontés à de nouvelles choses auxquelles on n'aurait pas eu accès en tant que touristes. Pour moi la Summer School est une expérience très enrichissante, j'ai pu visiter un foyer pour des jeunes enfants victimes d'abus*



sexuel, âgés de 5 à 12 ans; nous n'avons pas ça chez nous. Normalement, dans ma

« C'est une expérience non seulement académique, mais qui apporte une véritable richesse culturelle et éducative qui nous permet de rentrer en contact avec les professionnels français, ce qui est un projet à la fois intéressant et innovant »

région, les aides sociales et les centres d'accueil de ce genre sont destinés aux jeunes adultes. J'ai été très surprise de voir comment le travail social français est innovant en la matière ». Victoria conclut qu'elle a appris beaucoup de choses sur la manière de travailler différemment en France et insiste sur sa chance d'avoir pu partager son expérience à ses collègues de retour aux Etats-Unis.

Observer au plus près le travail social permet aux étudiants de mieux connaître, malgré le temps limité, le fonctionnement des divers sites. Ils participent aux visites de terrain selon leurs centres d'intérêt et ont la possibilité de faire un stage individuel là où ils le souhaitent. La visite d'une structure d'accueil social mobilise

l'organisation de la Summer School qui peut compter sur l'aide précieuse et la disponibilité du personnel qui gère les différents sites. Les professionnels prennent le temps d'expliquer, de faire part de leurs actions ou des difficultés rencontrées, puis d'exposer quelques pistes de réflexion à partir de problématiques types.

Une matinée de juillet, un groupe réduit s'est ainsi donné rendez-vous au siège de l'EPSS, Boulevard Montparnasse, en direction de la « Maison des Femmes » à Saint-Denis. Une fois sur place, les étudiants furent accueillis par l'une des responsables des lieux qui leur détailla le fonctionnement et les enjeux du centre d'accueil pour femmes. Des paroles précieuses destinées à transmettre le savoir-faire d'une équipe à l'écoute et aux côtés de toutes les femmes vulnérables ou victimes de violence.

Georgie Hinojosa, 27 ans, étudiant en Master de Service Social aux Etats Unis, fait partie du groupe des visiteurs. Observateur attentif, il questionne, il veut tout savoir ! Il est conscient d'être un observateur privilégié depuis qu'il est arrivé à Paris, début juillet « J'ai vu des choses qui m'ont profondément marqué et m'ont enrichi personnellement. J'en apprend tous les jours sur le fonctionnement du

système et la structure du service social en France. Je suis extrêmement touché par la bienveillance du personnel, ce sont des gens intègres et très aimables. D'autre part je me suis rendu compte que les moyens employés pour maintenir ces structures sociales sont élevés et je réalise que dans notre pays, les Etats-Unis, il est très difficile de mener de tels projets sans l'investissement des Fondations. »

Ces actions et observations cumulées tout au long d'un mois d'études vont permettre d'ouvrir de nouvelles perspectives et d'envisager dans le futur un travail collectif autour de problématiques communes. Les témoignages des participants sont élogieux, mettant en avant un univers et des pratiques jusqu'alors méconnus. Au programme, des visites de terrain en lien avec les thématiques abordées en cours, comme un après-midi à STEP de la Goutte d'or, une matinée au Palais de la Femme ou à l'ESAT Marsoulan, une visite libre aux Grands Voisins... Autant de rencontres qui rendent compte de la richesse et de la diversité des propositions de la Summer School.

Helena Delavega, professeure à l'Université de Memphis et Directrice du programme de master Politique des Droits Sociaux, a assisté à la Summer School pour la seconde fois : « Le fait de participer un mois à la Summer School,



à étudier les thématiques sociales, vivre en immersion dans la culture française, ça change la vie! Et pas seulement à cause du voyage à Paris, mais aussi parce que nous rencontrons des gens de tous horizons : Allemagne, Canada, d'autres régions des Etats-Unis. Pour moi le fait de tous loger dans le Foyer est aussi un élément très important, car partager notre quotidien nous permet d'échanger sur des expériences personnelles et professionnelles qui peuvent largement différer d'un pays à l'autre, et tenter de remédier à des problématiques communes. »

A la lumière des différents témoignages recueillis auprès des participants, une idée se détache très souvent, celle du profond attachement du travail social en France à la dignité humaine.

« Le constat qu'ils font, selon leurs propres impressions par rapport au travail réalisé en France, la première chose qui ressort et qui les marque fortement c'est à quel point le système français est attaché à la dignité des personnes. C'est quelque chose qui revient tout le temps, ainsi que l'universalité des services proposés. Ils constatent que le système n'est pas fondé sur le mérite et est un droit humain », affirme Meera Chakraverty.

L'accès aux services sociaux aussi bien que les solutions proposées sont très développés en France.

Pour Helena Delavega, il existe « une autre manière d'envisager les problèmes sociaux en mettant en avant la dignité humaine. Le contraste avec les Etats-Unis est sidéral. Chez nous, on balaye les gens dans la rue par exemple, on les arrête pour le simple fait qu'ils sont sans domicile fixe... C'est une oppression permanente. Il faut arrêter de traiter les gens avec une telle cruauté. Il faut humaniser nos services sociaux et faire prévaloir le respect avec un savoir-faire à la française qui a de meilleurs résultats. »

### ➤ Créer un réseau international

Connecter le monde du travail social français avec le reste du monde, il y a quelques années, paraissait comme une idée peu réalisable; aujourd'hui, la Summer School est une véritable plateforme d'échanges de pratiques et de savoir-faire.

« Nous permettons à nos travailleurs sociaux de se valoriser en présentant leur travail à des personnes venues d'ailleurs. Ils se rendent compte qu'ils ont la tête dans le guidon, avec des problèmes divers et variés: d'argent, d'organisation, etc.; mais l'image qu'on leur renvoie c'est un "WOW quel travail!" C'est ce sentiment de reconnaissance que nous recherchons », conclut Meera.

Au bout d'un mois de cours, de visites de terrain, mais aussi de visites

touristiques dans la capitale et autour, la Summer School s'est achevée dans le sourire, et les participants purent repartir forts de ces nouvelles expériences. Ces jours intenses et studieux ont aussi été l'occasion d'élaborer, à partir de leurs observations de terrain, un projet à dimension sociale qu'ils pourront tenter de mettre prochainement en place aussi bien en France que dans leurs pays respectifs.

Pari gagné pour la Summer School, car, en général, les personnes qui vivent cette expérience multidisciplinaire et internationale ont envie de poursuivre au-delà de ces quelques journées. Pour Meera Chakraverty l'objectif est de « créer un véritable réseau international français-étranger, qui permette à des gens d'avoir envie de se retrouver, travailler ensemble et de faire bouger les choses. L'idée est de construire des ponts plutôt que des murs. C'est seulement en créant un réseau d'êtres humains connectés autour d'une cause commune que l'on peut espérer la construction d'un monde meilleur. »

D'ici là, rendez-vous à l'été 2020 pour la 5<sup>ème</sup> version de la Summer School qui veut réunir les participants de toutes les rencontres précédentes!

P. M.

# alter / poème

par Pyrrus

*Je vous épargne un discours à la Mel Gibson,  
tout le monde connaît la chanson,  
À croire que j'ai pas retenu la leçon,  
Faut que je me fasse une raison,  
J'ai toujours sur mon dos ma maison,  
Toujours pas la clé du Hilton,  
Juste un piéton en exclusion sur le béton,  
Rien à l'horizon si ce n'est un gros point d'interrogation,  
Peu de solution,  
Terrible inflation,  
Même si j'essaie d'en faire abstraction,  
A défaut de finir comme une attraction,  
J'vais pas faire une pétition ou changer de rédaction,  
Avec mon dictionnaire de citations,  
Je veux pas faire mauvaise impression,  
Attention je vous demande pardon,  
C'est pas Macron qui paiera l'addition,  
J'ai la tête comme une pastèque à défaut de chopper le melon,  
L'important n'est pas la forme habituellement j'commence par le fond,  
C'est ni un manque d'ambition,  
Ni une passion encore moins une vocation ou une question d'éducation,  
J'suis à court de batterie mais sortez pas les violons,  
J'veux pas vous souler à défaut de souffler dans le ballon,  
Ce serait le pompon,  
J'aurais pas l'air dur,  
J'ai arrêté la poudre aux yeux et le ski de fond,  
Ne fais pas de ta vie une demeure mais un navire,  
C'est le naufrage du Poséidon.*